

William Godwin

justice *versus* esprit des lois

Alain Thévenet



DANS SES MÉMOIRES, GODWIN ÉCRIT À PROPOS DE SON *ENQUÊTE sur la Justice politique*¹: « Mon projet premier découlait du sentiment des imperfections et erreurs de Montesquieu ». L'insolent : s'attaquer à Montesquieu, considéré comme le père tutélaire de la démocratie représentative. Et s'attaquer non seulement à des lois, qu'on peut toujours envisager de remplacer par d'autres, mieux adaptées aux changements survenus, mais s'attaquer au principe même de la loi, et tout cela au nom de la justice...

Si les lois ont besoin d'un « esprit » qui les justifie, la justice, elle, va de soi, elle est elle-même un principe... C'est une aspiration

inhérente à tout participant à l'humanité, qui s'impose à lui, dès lors qu'il se débarrasse des idées reçues, des préjugés. Et justement les lois, ou le droit, qui là sont à peu près synonymes, sont dues aux préjugés qui prétendent que certains sont doués, par nature, de la capacité de mieux connaître que les autres ce qui est bon pour tous et donc de le leur imposer.

Quelquefois, la lecture de Godwin peut être un peu rebutante. C'est surtout lorsqu'il cherche à s'appuyer sur le courant philosophique en vogue à l'époque, en particulier en Grande Bretagne, l'utilitarisme, courant inspiré par Helvétius, auquel il se réfère souvent, mais dont il s'éloigne dès la deuxième édition de *l'Enquête*. La plus grande partie du début de *l'Enquête* tente d'inscrire sa pensée dans un cadre philosophique, essentiellement donc dans le cadre de l'utilitarisme.

Ici, il faut peut-être signaler, comme le faisait remarquer Elie Halévy dans le tome II de *La Formation du radicalisme philosophique*², que Godwin fonde son utilitarisme sur la fusion des intérêts (ce qui est donc un mouvement) et non, comme Bentham, sur leur conformité *a priori*. De plus, comme il l'avait déjà indiqué dans « L'exposé des principes » de *l'Enquête* ce sont les passions qui sont premières, qui donnent le mouvement, alors que la raison intervient après coup, en somme comme régulateur. Ce qui découle de conceptions différentes de la loi naturelle à laquelle tous deux se réfèrent. Pour Bentham, elle est donnée par Dieu ou par une raison transcendante. Pour Godwin, c'est le mouvement même de la vie. On voit bien de qui les théoriciens de la Révolution française revendiqueront l'héritage et la raison des réserves de Godwin.

La deuxième édition est d'ailleurs précédée d'un « Exposé des principes », dans lequel sont posées les bases de son projet. Par exemple :

« La véritable norme de la conduite d'un homme par rapport à un autre est la justice. La justice est un principe qui se propose de produire la plus grande somme de plaisirs et de bonheur [...] La justice est une règle de la plus grande universalité, elle prescrit un mode de comportement spécifique dans tout ce qui peut affecter le bonheur d'un être humain. »

Une justice à laquelle s'oppose frontalement le gouvernement :

« Le gouvernement devait permettre de supprimer l'injustice, mais il fut la cause de nouvelles occasions et de nouvelles tentatives pour la

commettre. [...] En perpétuant et en aggravant les inégalités de la propriété, il encourage nombre de passions nuisibles et pousse les hommes au vol et à la tromperie³.»

Si la justice a pour Godwin une telle importance, je pense qu'elle est due à la rencontre qu'il a faite de l'injustice. Ce qui est évident dans *l'Enquête*, mais aussi dans les autres ouvrages de Godwin, et notamment dans ceux qui veulent répondre aux critiques qui lui sont portées. Il a alors des accents plus personnels et peut-être plus révélateurs de sa pensée personnelle et des émotions qui l'animent. Par exemple :

« Toutes leurs forces sont engagées dans la recherche de misérables expédients pour subvenir à leurs besoins. Quels que soient les préjugés, le poids des superstitions de leur époque et de leur pays, ils n'ont que peu de chances d'y échapper. Quelle tristesse de constater le peu de temps qu'ils ont pour le repos, l'exultation, la fierté honnête ou la joie ! Ils sont condamnés à une existence neutre. Ils vont à travers le monde, la tête courbée, dans un état mélancolique de vide et de torpeur⁴. »

Il faut ajouter que :

« C'est une erreur grossière et ridicule que d'imaginer que le riche paie chaque chose. Il n'existe aucune richesse dans le monde autre que le travail humain. Ce qu'on appelle improprement richesse est le pouvoir attribué à certains individus, par les institutions de la société, de contraindre les autres à travailler pour eux. Produire ce qui est nécessaire à la vie exige beaucoup de travail ; il en faut beaucoup plus pour produire tout le superflu qui aujourd'hui existe partout dans chaque pays. Tout nouveau luxe est un poids supplémentaire qui s'ajoute dans la balance. Les pauvres n'en profitent presque jamais. Il s'ajoute encore au poids de leur travail ; mais il ne leur amène aucun avantage⁵. »

On pourrait trouver également des descriptions ardentes de la révolte que suscite le spectacle de l'injustice dans les romans de Godwin, notamment *Caleb Williams*, *Fleetwood* et *Mandeville*.

Revenons à *l'Enquête* : au début du livre V, Godwin résume ainsi le point auquel il est arrivé dans les parties précédentes :

« On a montré [...] que l'institution politique, pour être bonne, doit être en constante relation avec les règles de la justice immuable, et que ces règles, par nature uniformes, sont également applicables à toute l'espèce humaine. »

Il explique aussi qu'il préfère parler d'institution politique plutôt que de gouvernement, parce que ce dernier intitulé est trop restrictif et préjuge de ce que pourraient être des institutions futures⁶.

LES DIFFÉRENTES FORMES DE GOUVERNEMENT

Godwin passe en revue les différentes formes de gouvernement, de la monarchie à la démocratie et au système représentatif qui semble aller de soi, mais implique, là aussi, domination, puisque la représentation « éloigne le peuple du pouvoir d'établir des règles ». En réalité, tous les systèmes politiques sont fondés sur l'imposture politique qui

« divise les hommes en deux classes, une dont la tâche est de penser et de raisonner pour tous, l'autre qui doit ajouter foi aux conclusions des premiers. [...] Cette distinction n'est pas moins injurieuse qu'infondée. Les deux classes ainsi créées sont nécessairement plus et moins que l'homme. C'est trop attendre de la première, en lui confiant un monopole artificiel, afin qu'elles puissent délibérer avec raideur pour tous. Il est injuste d'exiger de la seconde qu'elle n'utilise jamais son entendement ni ne pénètre dans l'essence des choses, mais qu'elle se prélassse à jamais dans une apparence trompeuse⁷. »

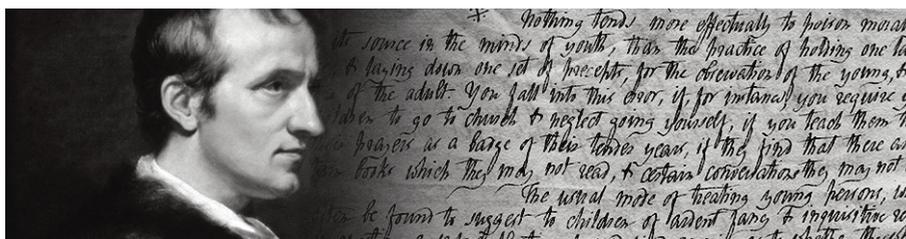
Ajoutons que les hommes sont le produit des circonstances. Pas complètement cependant. Et, en tous cas, pas exclusivement des circonstances extérieures. Bien qu'il fût d'abord, on l'a vu, influencé par la pensée d'Helvétius selon qui le nouveau-né est, en quelque sorte « vide » et que, dès lors, l'éducation n'est rien d'autre qu'un dressage, Godwin affirme dès la seconde édition de *l'Enquête* que chacun apporte à sa naissance des potentialités diverses qui sont un enrichissement pour tous. Mais les circonstances changeant continuellement, et l'individu changeant pareillement, il est absurde, par exemple, d'accorder une importance exagérée aux promesses. Personne ne peut savoir, à l'avance, quelles seront ses positions lorsque viendra le temps de tenir cette promesse.

L'obéissance à la loi est de même nature. Au nom de quoi devrais-je obéir à des principes qui ont été élaborés par ceux qui m'ont précédé, ou y adhérer, même si je fus d'abord d'accord avec elles, alors que tout a changé autour de moi (« en bien ou en mal tout est en perpétuel changement ») et qu'en conséquence, j'ai aussi

changé ? Et ceci d'autant plus que, dans la réalité, les lois sont toujours rédigées par ceux qui possèdent le pouvoir ou par les riches (mais ce sont les mêmes) à leur profit.

Le pouvoir et les constitutions ont pour justification le maintien des choses telles qu'elles sont. Ce qui va évidemment à l'encontre de la seule loi naturelle, celle du changement perpétuel. Loi qui, lorsqu'elle est guidée par la raison, a pour but le plus de bonheur possible pour le plus grand nombre. Plus grand nombre qui ne s'identifie surtout pas à une masse indistincte (Godwin le répète à plusieurs reprises), mais confronte un nombre illimité d'individus différents.

D'un côté, donc, les hommes sont le fruit des circonstances et les circonstances qu'ils ont rencontrées ne sont pas uniformément défavorables car il faut aussi tenir compte de la sympathie innée qui fait partie des émotions, et aussi de la raison, universelle, (qui demeure même lorsqu'elle est masquée). Par conséquent, le libre arbitre n'existe pas.



LES CHÂTIMENTS

Ce qui l'amène à réfléchir au problème des châtiments. Il se réfère d'abord à l'ouvrage de Beccaria *Des délits et des peines*. Celui-ci, parlant de la critique des châtiments cruels, tortures et peine de mort, prolonge la réflexion en une interrogation sur l'utilité des peines. Godwin, quant à lui, affirme d'emblée l'inutilité de tout châtiment. Si l'on prête à celui-ci une fonction de prévention, en vertu du changement perpétuel de toute chose et en particulier du caractère favorable à la perfectibilité qu'on retrouve de façon au moins virtuelle en tout être humain, celui qui sera jugé ne sera pas le même que celui qui a commis le délit. Peut-on invoquer la fonction dissuasive du châtiment ? Il faudrait alors soupçonner tout le monde, et nier la personnalité unique du délinquant. Ce déni ne peut qu'entraîner une surenchère dans la barbarie. On fait appel aussi à la fonction de contrainte. On ne peut oublier, ici, que la contrainte est, en soi, un mal absolu et que d'un mal ne peut surgir un bien... Mais tous les

22 • WILLIAM GODWIN: JUSTICE VERSUS ESPRIT DES LOIS

moyens évoqués relèvent de vices inhérents à la notion même du châtement. Se protéger, ou contraindre lorsque cela apparaît nécessaire, relève, on l'a vu, de la responsabilité de l'individu, mais jamais de la collectivité et de ses institutions. « Il refusera de participer activement aux institutions qui utilisent le prétexte de la sécurité publique dans des buts atroces. » On voit que la non-violence de Godwin doit être nuancée. La violence est toujours un mal, mais elle peut être un mal nécessaire.

D'ailleurs lorsqu'il critique la Révolution parce qu'elle fait peser une contrainte, il ajoute qu'elle peut aussi amener une émulation productive de nouvelles idées ; ce qu'il rejette, c'est que certains aient accaparé cette émulation et n'aient rien eu de plus pressé que de créer de nouvelles institutions.

C'est aussi la notion même de culpabilité qu'il refuse. Chaque être, comme d'ailleurs chaque chose dans la nature « agit et est agi ». Chaque homme, donc, agit en fonction d'une chaîne d'événements qui ont marqué son existence, peut-être même avant sa naissance (et, parmi cette chaîne, les conditions sociales qui lui ont été imposées ont une grande part). L'homme est poussé à agir par des causes nécessaires et des mobiles irrésistibles. À ce titre et pour transposer à une réalité d'aujourd'hui, nous devrions sans doute considérer les assassins qui se réclament de Daech comme des « frères en humanité » selon une expression empruntée à Godwin. Nous partageons avec eux la même condition humaine et leur choix fait partie des choix possibles à cette condition. « L'assassin ne peut pas plus s'empêcher de commettre le meurtre que le poignard (qu'il utilise)⁸. » Avec une nuance cependant : parmi les causes et les mobiles, il y a aussi l'exigence de justice, que possède chacun d'entre nous, mais qui a pu être masquée par des circonstances malheureuses.

Ceci étant, il reste cependant à réfléchir au sort qu'on peut être contraint de réserver à ceux qui ont nui à la collectivité. Il faut évidemment éliminer d'emblée les châtements corporels et les tortures, l'esclavage et les travaux forcés. Outre qu'ils sont inefficaces, comme l'a montré Beccaria, ils vont à l'encontre de l'exigence de justice et humilient autant le bourreau que la victime. On sait que pour Godwin l'utilité n'est rien d'autre que la justice.

La prison ? C'est la méthode la plus généralement utilisée et préconisée (cf. Bentham). Mais il faut constater que :

« les prisons sont les séminaires du vice. Et celui qui n'en sort pas bien pire qu'il n'y était entré doit être extraordinairement compétent dans la passion et la pratique de l'injustice, ou être d'une vertu sublime. »

L'isolement à l'intérieur de la prison, proposé par certains réformateurs ? Il s'agit là du tourment le plus féroce que l'on puisse imaginer, puisque l'homme est essentiellement un animal social. « La solitude peut être une pépinière de fous et d'imbéciles, mais non de membres utiles à la société. »

Alors le bannissement ? Imposer à d'autres la présence de quelqu'un dont on ne veut plus est bien discutable. Les envoyer par exemple dans une terre vierge, comme on croyait alors qu'il en existait et comme les nomme Godwin qui paraît ignorer ou ne pas tenir compte ici des observations des explorateurs... Ce pourrait être « le moins pire »... Mais :

« Nous devrions nous rappeler que les colons sont des hommes pour qui nous ne devrions pas éprouver d'autres sentiments que bonté et compassion. Si nous étions raisonnables, nous regretterions la cruelle exigence qui nous oblige à les traiter d'une manière incompatible avec la nature de l'esprit et [...] devrions avoir le souci de leur procurer tous les avantages possibles. Mais nous ne sommes pas raisonnables¹⁰. »

On le voit, écartelé entre la nécessité et l'exigence intérieure de la justice, et les contraintes conjecturelles, Godwin n'a pas de solution radicale (mais on a vu ce que ses contemporains et ses successeurs qui proposaient des solutions radicales ont provoqué comme catastrophes). Il propose une direction et des choix qui favoriseraient la justice¹¹.

LA PROPRIÉTÉ

Il constate aussi que, pour leur plus grande part, les délits sont la conséquence des injustices qui règnent dans la société, de la misère matérielle ou morale (l'ignorance) qui accablent les pauvres. Cette misère est directement liée au système de la propriété. Le sujet de la propriété est « la clé de voûte de la justice politique ». Or, selon les principes de celle-ci¹² « tout ce qu'il y a de bien dans le monde fait partie d'un fonds commun dont tout homme, au même titre que tout autre, a le droit de tirer ce dont il a besoin. »

Quelles sont donc les bonnes choses du monde ? Trois classes d'entre elles ne posent pas de problème : ce qui est nécessaire à la subsistance, les moyens nécessaires à l'amélioration intellectuelle et morale et les satisfactions peu coûteuses. Il n'en est pas de même pour les satisfactions non essentielles qui ne peuvent être acquises que par un travail et une activité considérables.

Le droit qu'a chacun sur le produit de son activité est qualifié par Godwin de droit « passif ». Selon les décrets de la justice, il n'est que l'intendant de ce qui lui est confié, soumis seulement à la réserve du droit de censure de la collectivité à laquelle il appartient, ce qui implique qu'il ne peut être contraint par une loi générale et abstraite¹³.

Le troisième degré de propriété est celui qui pose le plus de problèmes parce qu'il s'oppose directement au principe de la justice.

« C'est un système, et peu importe la manière dont il s'est établi, par lequel un homme dispose de la possibilité de disposer du produit du travail d'un autre. [...] Tous les raffinements du luxe, toutes les inventions qui tendent à occuper un grand nombre de travailleurs, s'opposent directement à l'extension du bonheur. »

Sur ce coup, William s'énerve un peu : « Il n'est pas facile de dire si la misère ou l'absurdité seraient plus flagrantes dans un ordre qui inviterait chacun à se saisir de tout ce dont il imaginerait avoir besoin. »

Cependant, le reste du chapitre est consacré à prouver que cette répartition inégale de la propriété, malgré tous les maux qu'elle entraîne, ne peut être corrigée par la violence ni par la contrainte, ni donc par la loi, qui créerait de nouveaux maux. Seule la raison est capable d'amener les privilégiés à renoncer à leurs privilèges. La raison certes, ajoute ensuite Godwin, mais une raison qui peut s'appuyer sur l'observation de ce qui nous entoure, une observation accompagnée de la sympathie spontanée que nous éprouvons pour nos semblables, lorsqu'elle n'est pas détruite par les sentiments vains du profit, de la prestance et du pouvoir qui nous aveuglent. Cette sympathie nous fait éprouver comme étant, d'une certaine façon nôtre, la misère qui nous entoure. À l'évidence, Godwin fait fi ici, non pas des différences de classes, dont il est bien conscient, mais de la réalité de la lutte des classes que mènent les possédants. Ceux-ci d'ailleurs, vivants dans un monde isolé et protégé, ne voient littéralement pas ceux qu'ils exploitent, alors que leur spectacle est continuellement montré aux yeux des pauvres.

Et pourtant, continue Godwin, regardons autour de nous. Et ceci, il le fait de façon peut-être encore plus passionnée dans l'ouvrage ultérieur *The Enquirer*. Il a alors pris ses distances avec l'utilitarisme. Donc, regardons et, on l'a vu, il y a de quoi s'indigner : « De celui qui est né dans la pauvreté, on peut dire qu'il est né dans l'esclavage¹⁴. » Il ajoute :

« Ce qu'on appelle improprement richesse est le pouvoir attribué à certains individus par les institutions de la société de contraindre les autres à travailler pour eux¹⁵. »

Toujours dans le même ouvrage, on relèvera le lien que fait Godwin entre la justice, la sympathie envers nos semblables et le plaisir : « Procurer à un autre du plaisir fait naître en moi la conscience de mon existence la plus vivante et la moins équivoque qui soit. Les passions des hommes et même leurs capacités à juger sont dans une grande mesure créées par la sympathie¹⁶. »

Revenons à *l'Enquête*. Godwin est conscient de la contradiction dans laquelle il se trouve et l'exprime ainsi :

« L'égalité entre les conditions ou, en d'autres termes, l'accès égal de tous aux moyens d'amélioration et de plaisir, est une loi que la justice impose rigoureusement à l'humanité [...] Nous sommes cependant arrivés à une autre vérité, qui n'est pas moins évidente. L'égalité entre les conditions ne peut être provoquée par une contrainte individuelle. Elle ne doit pas être provoquée par une contrainte qui agirait au nom de tous (c'est-à-dire par la loi) Il faut que la cession de celui qui possède à celui qui est dans le besoin soit une action libre et volontaire. Il ne subsiste que deux moyens de produire cette volition : l'illumination de l'entendement et l'amour de la distinction¹⁷. »

Et Godwin consacre le reste du livre VII à tenter de prouver que les progrès de la raison parviendront évidemment à montrer aux possédants ce que la sympathie et l'amour de la justice leur apporteront l'un et l'autre de façon bien plus évidente que le système actuel basé sur le monopole qui ne leur apporte que des illusions basées sur une apparence de respectabilité. Un monopole dont fait partie le mariage « à la mode européenne » qui en est de la pire espèce.

Cependant, le refus de la contrainte n'est pas si clair et total qu'une lecture superficielle pourrait le faire penser :

« Je dois prendre les armes contre le despote par qui mon pays est envahi parce que je ne suis pas en mesure, par mes arguments de le convaincre de renoncer [...] Pour les mêmes raisons je dois prendre les armes contre le spoliateur au sein de mon pays. »¹⁸

On le voit, la violence est parfois légitime, mais elle relève alors de la responsabilité de chacun, ou de chacun des membres de la multitude. Elle n'est pas un droit, mais plutôt un devoir. Il n'est pas du

ressort de la loi de faire céder et, si possible, de convaincre le despote et le spoliateur.

LA LOI

Il me paraît évident que les critiques que porte Godwin sur la Révolution française, et surtout sur ses thuriféraires britanniques, ne concernent pas la révolte du peuple, mais bien ceux qui ont pris le pouvoir et instauré des lois afin de le guider. Au nom de quels principes ces tribuns ont-ils pu s'attribuer le pouvoir de penser pour les autres ? Ou plutôt, comme l'écrivait Montesquieu, au nom de quel « esprit ». Un terme qui fait appel à une transcendance qui, précisément transcende les différences de climat, de cultures, etc. pour s'adapter à chacune. Qui a désigné le législateur pour être plus à même que n'importe qui pour connaître le bien ?

On l'a vu, la loi, bien loin de favoriser la justice, s'oppose directement à elle, en s'opposant au flux de la vie, lequel, grâce à la sympathie, innée lorsque les circonstances n'ont pas été défavorables, grâce donc à une « sensation » qui est première, consolidée par la raison, amène naturellement une amélioration progressive.

La loi et la justice sont d'abord fondamentalement antithétiques quant aux conceptions réciproques du temps et de l'espace qui les sous-tendent. La loi s'efforce de figer le temps, de faire en sorte que ce qui est peut-être adapté à un moment donné le soit pour toujours, en tous cas jusqu'à la promulgation d'une nouvelle loi, lorsque le législateur le jugera nécessaire. Quant à l'espace, il est fermé puisque, si on suit Montesquieu, la loi doit s'adapter au climat, à l'évolution différente de la civilisation selon les territoires où vivent les hommes qui ne possèdent pas les mêmes compétences, ni même, donc, les mêmes aspirations. Un espace arbitraire, représenté par des frontières artificielles. Quant à la justice et au temps dans lequel elle se développe, elle est la conséquence de « la nature tournée vers le progrès » des hommes. Ce temps ne s'arrête donc jamais. Aujourd'hui est différent d'hier et demain le sera aussi en fonction des événements qui ont pu surgir, des rencontres faites, etc.

L'espace dont a besoin la justice pourrait être considéré comme limité. Mais l'ouverture aux autres suppose en effet de pouvoir les rencontrer, afin de pouvoir ensemble échanger et résoudre les problèmes rencontrés. La justice a besoin des hommes concrets et réels, et non pas d'un homme idéal. Encore une fois, la « multitude » demeure une multitude¹⁹, composée d'innombrables êtres différents, riches de ces différences.

Mais les choses ne sont pas si simples. La loi ne peut s'établir, comme le signalait déjà La Boétie, que parce qu'on lui obéit, et on lui obéit parce qu'elle s'inscrit en nous, dans toutes les fibres de notre corps et de notre esprit comme une évidence. La loi est faite pour unir, et elle unit en effet ceux qui y sont soumis et qui s'y soumettent, en faisant d'eux un bloc massif et indistinct, adoptant ainsi les « préjugés » dont parlait Burke qui sont loin d'être, comme il le prétendait, « salutaires », mais qui s'opposent au contraire au développement libre de la vie et de la sympathie qui la caractérisent. Au cours de sa fuite-errance causée par la puissance des préjugés, Caleb Williams, héros du roman du même nom, rencontre un groupe de brigands, ma foi bien sympathiques, qui tentent de vivre selon la justice, en dehors des lois qu'ils dénoncent en s'y opposant.

L'OBÉISSANCE

C'est donc que le mal premier vient de l'obéissance. Encore qu'il faille distinguer. Il y a trois formes d'obéissance. La première, l'obéissance à la raison est un devoir auquel chacun doit ou devrait se plier. Une raison qui n'est pas « raisonnable », mais « raisonneuse », j'y reviendrai.

La deuxième forme d'obéissance est celle à laquelle on s'oblige devant une force à laquelle on n'est pas en mesure de résister, du moins pour l'instant. Surtout si nous risquons notre vie ou notre liberté, pas la peine de les mettre en péril. Ici, comme sur beaucoup d'autres points, Godwin s'oppose à Kant : il est des situations dans lesquelles il peut être nécessaire et souhaitable de mentir. Mais au moins, ne soyons pas dupes :

« Vous êtes dans votre rôle en enchaînant le corps et en limitant nos actions ; c'est une limite que nous comprenons. Annoncez vos sanctions ; et nous ferons le choix de nous soumettre ou de les souffrir. Mais ne cherchez pas à asservir nos esprits. Montrez votre force sous sa forme la plus brutale, car c'est là votre domaine ; mais ne cherchez pas à nous séduire et à nous égarer. L'obéissance et la soumission extérieure sont tout ce que vous êtes en droit de revendiquer ; vous n'avez aucun droit à arracher notre déférence, ni à exiger de nous que nous fermions les yeux sur vos erreurs et que nous ne les désapprouvions pas²⁰. »

La troisième forme d'obéissance est celle qui est due à la force des préjugés ou des habitudes. Elle doit être absolument refusée. Rien ne doit être accepté qui nous est imposé ou prescrit par une autorité sans que nous l'ayons auparavant soumis au crible de la

raison. Pas la raison « raisonnable », donc, mais la raison « raisonneuse ». Celle des enfants qu'on qualifie de « raisonneurs », qui ont toute la sympathie de Godwin. La désobéissance de l'écolier est un bon signe ; elle prouve qu'il ne se soumet pas aux arguments d'autorité et qu'il veut que ce qu'on lui dit passe par sa propre raison avant qu'il l'adopte ou le refuse.

D'un autre point de vue, la loi ne peut qu'être fondée sur une transcendance. Ce n'est sans doute pas par hasard que les révolutionnaires français ont adopté « l'Être suprême ». Ils en avaient besoin pour justifier leur pouvoir absolu. Au-delà, confier la justice, par le moyen du droit, à certains, implique que cette justice n'est pas immanente à tout individu, susceptible de circuler librement entre tous, mais entraîne sa fixité et sa délégation par une autorité souveraine qui prendrait la forme du droit. Ce n'est sans doute pas non plus par hasard que les contradicteurs de Godwin étaient essentiellement des pasteurs. La façon dont Godwin détourne l'allégorie platonicienne de la caverne est significative :

« Imaginons dix mille hommes d'une intelligence solide enfermés dans un asile de fous et surveillés par une clique de trois ou quatre gardiens. Jusqu'ici on les a persuadés (car quelle absurdité a pu être trop grande pour être admise par l'intelligence humaine ?) qu'ils étaient dépourvus de raison et que, pour leur protection, la surveillance à laquelle ils étaient soumis leur était nécessaire. Ils se sont donc soumis au fouet, à la paille, au pain et à l'eau et se sont imaginés peut-être que cette tyrannie était une bénédiction. Mais par quelque moyen, le soupçon se développe enfin parmi eux que tout ce qu'ils ont jusqu'ici enduré a été une imposture. Le soupçon se répand, ils réfléchissent, ils raisonnent, l'idée se communique de l'un à l'autre à travers les lézardes de leurs cellules et à certains moments où la vigilance de leurs gardiens n'est pas parvenue à les exclure de la société commune. Ce soupçon se transforme en claire perception et en conviction solide pour la majorité des personnes emprisonnées.

Quelles seront les conséquences de cette opinion ? [...] Les prisonniers sont réunis dans leur salle commune et les gardiens leur disent qu'il est temps de rentrer dans leurs cellules. Il ne leur est plus possible de leur obéir. Ils considèrent l'impuissance de leurs ci-devant maîtres et sourient à leur arrogance. Ils quittent tranquillement la demeure dans laquelle ils étaient jusqu'ici enfermés et partagent le bonheur de la lumière et de l'air comme les autres hommes²¹. »

Ce n'est pas, comme chez Platon, une vérité venue de l'extérieur, d'en haut, mais de la libre discussion entre égaux.



ET DIEU DANS TOUT ÇA ?

De toute évidence la forme originelle de l'obéissance, c'est bien l'obéissance à un Dieu tout-puissant et créateur. Godwin, fils de pasteur, avait commencé à l'être aussi, très peu de temps, et devint rapidement athée, ce qui marque la rédaction de *l'Enquête*. Plus tard cependant il fluctue un peu et dans la deuxième partie de sa vie il adopte une forme de panthéisme qu'il développe dans les *Essays never before published*, publication posthume. Ce qu'il récuse, c'est l'idée d'un Dieu créateur et tout puissant. Dont « l'infinie bonté » n'empêche pas de punir à tour de bras tous les pécheurs. Lesquels, comme par hasard, sont justement ceux qui ont souffert dans leur vie terrestre de la misère, qui les a poussés au péché.

« Les hommes sont pour la plus grande part ce que les circonstances dans lesquelles ils ont été placés ont fait d'eux. Qui donc pourrait affirmer en toute tranquillité : "Si le sort m'avait mis dans la situation de cet homme faible, dans l'erreur et coupable, je serais sorti des situations critiques qu'il a rencontrées plus entier et plus intact que lui ?" Il ne suffirait donc pas de passer sur terre une vie de misère et de souffrance il faudrait en outre « être soumis dans un monde futur au châtement pour des erreurs qu'il lui était impossible d'éviter en de telles circonstances²². »

Il y a donc un lien évident entre la loi qui régit notre vie ici-bas et celle qu'on suppose régir l'ensemble de l'univers, l'une et l'autre sont basées sur l'immutabilité et la culpabilité toujours présentes. Elles servent les mêmes intérêts. Alors que:

« ce n'est pas la perfection illimitée de Dieu qui désigne nos actions comme bonnes ou mauvaises, mais les possibilités limitées de nos propres capacités qui doivent décider des mérites ou des démérites de ce que nous faisons²³. »

Il existe cependant ce qu'on peut nommer un « sentiment religieux ». Tout ce que nous voyons autour de nous respire une telle harmonie, que cela induit en nous l'idée d'un « principe ». Mais ce principe n'est pas moteur. Il est ce qui anime l'ensemble de l'univers. Il est la vie fluctuante et toujours en mouvement. Une vie de laquelle nous participons aussi²⁴.

Godwin n'était pas un militant. Il ne participait pas aux clubs révolutionnaires anglais dans lesquels il aurait pu apporter la contradiction. Il ne le fait que par ses écrits. L'aurait-il désiré que sa



« timidité maladive » (c'est lui-même qui se décrit ainsi) l'en aurait empêché. Il privilégiait les discussions en petits groupes dans lesquels on peut s'enrichir mutuellement par les observations des uns et des autres. Beaucoup de ses amis étaient des artistes, et notamment des poètes. Il leur a beaucoup apporté et Shelley a toujours dit qu'il lui devait son inspiration et, d'un autre côté, Coleridge lui a fait connaître la pensée de Spinoza.

C'est en fonction de cette expérience qu'il imagine cependant des propositions. La base en serait ce qui est, finalement, la seule réalité concrète : l'individu, ou les individus qui sont proches les uns des autres et se regrouperaient dans ce qu'il appelle des « paroisses ». Là, ils discuteraient des problèmes concrets qu'ils rencontrent. Ils désigneraient des délégués pour discuter des problèmes qui peuvent se poser avec les « paroisses » voisines et ainsi de suite. Dans tout ce qu'il décrit, la lutte des classes est présente, mais lorsque les révolutionnaires s'en emparent, ils n'ont rien de plus pressé que de créer de nouvelles lois qui visent à figer à nouveau les choses et à bloquer l'évolution vers la justice.

AUJOURD'HUI ?

Ah ! ce Godwin, quel utopiste ! Il vit vraiment dans un monde de bisounours, alors qu'il n'est qu'à regarder autour de soi. À l'évidence, la sympathie pour nos semblables, et même pour toute vie ne règne pas, du moins dans le monde officiel. Dans celui-ci, il faut être le meilleur, plus fort que les autres qui nous reconnaîtront pour notre richesse et le pouvoir que nous exercerons sur eux. La loi n'a pas faibli et nous enserme de tous côtés. On n'arrête pas d'en créer de nouvelles, pour se défendre et pour contrôler. Comme le fait remarquer David Graeber dans son travail sur la bureaucratie²⁵ (qui mériterait une étude plus approfondie), une multiplicité de règlements, contradictoires, souvent incompréhensibles, occupe une grande partie de notre temps. Les gens normaux passent beaucoup de temps à s'interroger : avons-nous bien rempli les formulaires nécessaires, à temps ? Sommes-nous stupides ou coupables ? Les banquiers, l'administration et leurs bureaucraties nous guettent. Quant aux pauvres, ils sont par nature coupables et donc suspects. Nos ennemis sont partout : ces étrangers qui viennent d'ailleurs violer nos filles et manger notre pain. Qu'ils meurent chez eux, tués par les armes que nous avons fabriquées, ou qu'ils se noient en fuyant, c'est leur affaire ! Méfions-nous aussi de ces

compatriotes au teint un peu foncé, voire carrément noirs : ils ne sont pas comme nous. Et même de nos voisins, on ne sait jamais ! Graeber parle d'une violence structurelle. J'ajouterai une violence tentaculaire, dont les tentacules s'insinuent dans notre corps et dans nos pensées sans d'abord que nous nous en rendions compte, puis avec notre complicité.

Il était bien naïf, William, pour avoir pu imaginer que les riches, guidés par la raison et la sympathie, renonceraient à leurs privilèges pour jouir des plaisirs de l'amitié et de l'amour et ouvrir ainsi le chemin de la justice ! Et nous-mêmes, les gens normaux, nous sommes apparemment pliés de bonne ou de mauvaise grâce à leur univers fait d'obéissance (ou de résignation) aux lois et à l'injustice. On peut cependant regarder au-delà des apparences. Nous avons vécu des moments d'intense plaisir dans l'amitié qui nous unissait à des inconnus dans les manifestations. Et aussi la solidarité concrète là où nous habitons. Nous nous en défendons parfois mais c'est une réalité quotidienne. Ailleurs, nous savons bien que dans les « quartiers », le bénéfice des *deals* est réparti au sein de familles bien élargies. Bien sûr, comme nous avons nos patrons, les petits dealers ont les leurs, qui les exploitent.

Plus politiquement, il se crée des réseaux d'entraide entre ceux qui ont décidé de vivre en marge tout en luttant, notamment, contre les « grands travaux ». Ils échouent souvent, mais il se crée alors, ailleurs d'autres réseaux. Des rues, voire des quartiers ont été occupés ici et là. Ça dure un temps et ça laisse des traces. Plus loin, nous ne pouvons ignorer que des peuples, nombreux, ont vécu et tentent de vivre encore, sans État et sans propriété privée. Ils ne sont pas parfaits, ils se tuent de temps en temps. Rien de comparable cependant avec nos sociétés civilisées. Graeber relève qu'en réalité ils sont agités des mêmes tensions que nous, certains ont envie du pouvoir, les autres travaillent à vider ce pouvoir de toute réalité ou à le limiter à des compétences reconnues et spécifiques²⁶. S'ils n'y parviennent pas, ils vont ailleurs comme les Amérindiens qui se sont réfugiés dans les Andes pour fuir d'abord l'Empire Inca, puis les Espagnols. Beaucoup de groupes sont animés de machisme. Bref, ils sont comme nous. Tous pareils et tous différents, ce qui nous sauve.

Godwin avait en tous cas raison, du moins c'est ce que je crois, de s'opposer à toute institution. Ce qui s'institue, c'est ce qui s'oppose à l'échange libre entre tous les individus, au flux de la vie qui circule entre nous, d'où naît la sympathie et donc la justice. Méfions-nous de ceux qui, par exemple devant le délitement de la République, veulent instituer une nouvelle constitution et ainsi

figer à nouveau la vie ! Méfions-nous même de ceux qui, dans nos groupes, avec l'accord tacite des autres, risquent de décider pour tous, et trouvons des procédures qui n'excluent personne, par exemple le consensus : je ne suis pas forcément d'accord avec ce que les autres ont décidé mais, sauf si j'y suis absolument opposé (et, même seul, je peux alors bloquer la décision), je maintiens ma réserve, mais ne m'oppose pas à la décision. Plein de choses comme ça toujours à inventer, pour que la vie nous baigne !

Alain Thévenet

1. On peut trouver dans le numéro 6 de *Réfractions* un article de Jean-Louis Boireau extrait de son ouvrage *William Godwin et le roman jacobin anglais, Théorie politique et pratique romanesque*, Honoré Champion, 2002.
2. Elie Halévy, *La formation du radicalisme philosophique*, PUF, 1995.
3. Tous les passages de *l'Enquête sur la Justice politique* sont extraits de la traduction faite en collaboration avec la regrettée Denise Berthaud et parue en 2000 aux éditions de l'Atelier de création libertaire. Ici, p.32. Aux mêmes éditions, on peut aussi se référer à *William Godwin, des lumières à l'anarchisme*.
4. *The Enquirer*, p.165.
5. *Ibid.*, p. 177.
6. *Enquête* p. 301 et sq.
7. *Ibid.*, p. 377.
8. *Ibid.*, p. 485.
9. *Ibid.*, p. 518.
10. *Ibid.*, p. 521.
11. De nos jours, on pourrait penser à des solutions telles que celles que propose Jacques Lesage de La Haye et qui sont parfois utilisées, comme la confrontation entre le « coupable » et la victime, ce qui peut parfois permettre à l'un comme à l'autre de reconnaître leur communauté.
12. Ce qui suit peut se retrouver dans le livre VIII de *l'Enquête*
13. Le refus par Godwin de toute contrainte l'amène parfois à des positions quelque peu alambiquées...
14. *The Enquirer*, p.174-175, Augustus M.Kelley, 1965.
15. *Ibid.*, p. 177.
16. *Ibid.* p. 57.
17. *Enquête*, p. 566.
18. *Ibid.* p. 507.
19. La multitude qu'évoque Godwin n'a évidemment rien à voir avec celle sur laquelle s'appuient des marxistes contemporains et ceci préfigure, parmi d'autres éléments, l'opposition fondamentale entre l'anarchisme et le marxisme.
20. *Enquête*, p.169.
21. *Ibid.*, p. 92.
22. *Op. cit.*, p. 40.
23. *Ibid.*, p. 88.
24. Notons cependant que Godwin dans cet ouvrage, fait une exception dans sa critique des religions, pour le Zoroastrisme, selon lequel le Dieu (effectivement plutôt un principe qu'une entité) est toujours accompagné du mal et que l'un et l'autre sont à l'intérieur de chacun.
25. David Graeber, *Bureaucratie, Les liens qui libèrent*, 2015.
26. David Graeber, *Pour une anthropologie anarchiste*, Lux, 2006.